

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \( 19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mercredi 5 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## Val-Richer, Mercredi 5 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Portrait](#), [Réseau social et politique](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date1849-09-05

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, mercredi 5 sept. 1849 3 heures

Certainement, l'Empereur ne peut pas laisser fusiller Georgey. C'est pour lui une question d'honneur, et pour l'Empereur d'Autriche une question de prudence. Si on ne gagne rien à faire comme Georgey, tout le monde fera comme Bem. D'ailleurs, il

y a toujours eu faveur pour les militaires qui se sont battus longtemps, et qui ont battu souvent, avant de se rendre. On a peut-être raison de faire juger Georgey ; mais condamné ou non, il faut que le jeune Empereur le prenne et se l'attache. Je parle dans l'idée que Georgey est bien réellement ce qu'il paraît être, et qu'il a bien fait lui-même ce qui s'est fait sous son nom.

Madame la Duchesse d'Orléans et Monsieur le comte de Chambord passeront bien près, l'un de l'autre. Je ne crois pas du tout qu'ils se voient. Mais l'occasion serait bonne et pourrait être mise sur le compte du hasard. Mad. Austin m'écrit : " I spent an hour tête à tête with the Duchers of Orleans, and found her admirable, at all points, even beyond my expectation. I think I never came near a more perfectly balanced mind, one in which every sentiment had so exactly its just measure. Our people are firmly persuaded that her son will reign ; why they can hardly tell ; but so it is. " Je serais assez curieux de savoir pourquoi la bouderie avec la Duchesse de Cambridge, et par qui les marques de mauvais vouloir ont commencé.

Il y a eu conflit à Paris, entre les deux nuances du parti légitimiste. Réunion, solennelle et nombreuse. Les modérés ont lavé la tête aux emportés. On a lu des lettres des Provinces, qui se plaignaient amèrement de l'amertume étalée contre la monarchie de 1830, disant que cela aliénait partout les conservateurs, et qu'on n'entendait pas se laisser gouverner par de telles folies. Les emportés de sont défendus, même assez vivement mais sortis de là, ils ont mis de l'eau dans leur vin, et il y a évidemment une oscillation dans le sens de la modération et de la fusion. Tout cela pour passetemps d'oisifs. Il n'y a de sérieux que le travail lent qui se fait dans tous les esprits, et qui est bien loin du but vers lequel il marche.

Jeudi 6

7 heures Je vous ai quittée hier pour recevoir une visite puis deux autres de Lisieux et des environs. Je suis un peu frappé de l'effet que produit la bonne réception du président à Eprenay. L'Empire était hier à l'ordre du jour, dans toutes les conversations. Mettez cela d'accord avec le silence presque absolu des conseils généraux qui ne demandent ni l'Empire, ni seulement la révision de la Constitution, et qui se contentant de discuter leurs affaires locales comme si la France était depuis cent ans en République et bien tranquille en république. Il ne faut jamais se fier aux mouvements superficiels et soudains de ce pays-ci ; ils ne prouvent rien. Il ne faut pas se fier davantage à ses plus sérieuses et plus calmes démonstrations ; elles ne garantissent rien. Tout est ici également vain, ce qui dure comme ce qui passe et il n'y a pas plus de racines au fond qu'à la surface. Et pourtant quand on vit au milieu de ce pays-ci, quand on y regarde attentivement, il est impossible de croire à sa décadence, de ne pas croire à son avenir. On voit clairement que la prospérité, le bien être, l'activité, la confiance, l'ordre, le bon sens, l'honnêteté tout cela ne demande qu'à venir à s'établir à se développer. Mais il ne suffit pas de demander en ce monde ; il faut vouloir. On ne sait pas vouloir ici ; les honnêtes gens et les gens d'ordre moins que d'autres. Ils cherchent, ils hésitent, ils doutent, ils tâtonnent, ils changent. Et puis ils s'étonnent que tout soit bouleversé autour d'eux ils s'étonnent que leur société ne soit pas forte et stable quand ils sont eux-mêmes, si mobiles et chancelants ! Je suis toujours sur le point de dire à tous les gens là, en causant avec eux : " Mais, malheureux, c'est votre faute ! " Beaucoup en conviendraient, mais du bout des lèvres sans cette conviction forte qui détermine la longue. prévoyance, et le travail soutenu. Un tempérament excellent, un mal très grave, un remède certain, et un malade qui ne sait pas, ou n'ose pas, ou ne veut pas l'avalier ; voilà où nous en sommes. Connaissez-vous rien de plus désespérant ? Pourtant, je me désespère pas Onze heures La poste n'arrive pas, et je suis obligé

de partir pour aller déjeuner à Lisieux. Je rencontrerai le facteur en route, et je prendrai votre lettre. Mais il faut que je ferme celle-ci. Adieu. Adieu. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mercredi 5 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-09-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 08/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3101>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 5 sept 1849.

Heure 3 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

Orig. hist. Mus. Sept. 1849 2460  
3 Henry

Certainement, l'Empereur ne  
peut pas laisser fusiller Georgey. C'est pour lui une  
question d'honneur, et pour l'Empereur d'Autriche  
une question de prudence. Si on ne gagne rien à  
faire comme Georgey, tout le monde fera comme  
Bern. D'ailleurs il y a toujours eu faveur pour les  
militaires, qui se sont battus longtemps, et qui ont  
battu souvent, avant de se rendre. On a peut-être  
raison de faire juger Georgey; mais, condamné ou  
non, il faut que le jeune Empereur le promue et  
se l'attache. Je parle dans l'idée que Georgey se  
bien réellement ce qu'il parait être, et qu'il a  
bien fait lui-même ce qui s'est fait sous son  
nom.

Madame la duchesse d'Orléans et Monsieur  
le comte de Chambord passeront bien près, l'un  
de l'autre. Je ne crois pas du tout qu'ils se  
voient, mais l'occasion serait bonne et pourrait  
être mise sur le compte du hasard.

Mad<sup>e</sup> Austin m'écrit: "I spent an hour  
Fete à Fete with the Duchess of Orleans, and  
found her admirable at all points, even

beyond my expectation. I think I never came near a more perfectly balanced mind, one in which every sentiment had so exactly its just measure. Our people are firmly persuaded that her son will reign; why, they can hardly tell; but so it is.

Je serais assez curieux de savoir pourquoi la bouderie avec la duchesse de Cambridge, et pas qui les marquis de Malmaison veulent entretenir.

Il y a un conflit, à Paris, entre les deux nuances du parti légitimiste. Réunion Schœmbeurg et nombre des modérés, ont levé la tête aux emportés. On a lu des lettres des provinces, qui se plaignaient amèrement de l'infortune italienne contre la monarchie de 1830, disant que cela aliénait partout les conservateurs, et qu'on n'entendait pas de haïr les gouvernés par de telles folies. Les emportés se sont défendus, même avec violence. Mais sortis de là, ils ont mis de l'eau dans leur vin, et il y a évidemment une oscillation dans le sens de la modération et de la fusion. Tout cela, pour passer d'ici à là. Il n'y a de sérieux que le travail lent qui se fait dans tous les esprits, et qui est bien loin

du but véritable et on ne s'en aperçoit.

Jeudi 6 - 7 heures.

Je n'en ai guère eu hier pour recevoir une visite, parmi deux autres, de Lisieux et de Cuvier. Je suis un peu frappé de l'effet que produit la bonne réception du Président à Spornay. L'Empire était hier à l'ordre du jour, dans toutes les conversations. C'est la discordance avec le silence presque absolu des conseils qu'on ne demandait ni l'Empire ni même la révision de la Constitution, et qui se contentait de discuter des affaires locales, comme si la France était depuis longtemps en République, le bien tranquille en République. Il ne faut jamais se fier aux mouvements superficiels, et toujours de la prudence; ils ne prouvent rien. Il ne faut pas se fier davantage à les plus loüés, la plus colosse démonstration; elle ne garantit rien. Tout est ici également vain, ce qui dure comme ce qui passe, et il n'y a pas plus de racines au fond qu'à la surface. Et pourtant quand on vit au milieu de ce pays-ci, quand on y regarde attentivement, il est impossible de croire à sa décadence, de ne pas croire à son avenir. On voit clairement que la prospérité, le bien être, l'activité, la confiance, l'ordre, le bon sens, l'honnêteté, tout cela ne demande qu'à



Venir, à s'établir, à se développer. Mais il ne  
suffit pas de demandes en ce monde; il faut  
vouloir. On ne sait pas vouloir ici; le bonnet,  
gris et le, gris d'ordre moins, que d'autres. Ils  
cherchent, ils hésitent, ils doutent, ils tâtonnent,  
ils changent. Et puis ils s'étonnent que tout  
soit bouleversé autour d'eux, ils s'étonnent que  
leur société ne soit pas forte et stable quand  
ils sont eux-mêmes si mobiles et chancelants!  
Je suis toujours sur le point de dire à tous  
les gens là, en causant avec eux: « Mais,  
malheureux, c'est votre faute! » Beaucoup en  
convaincraient, mais du bout de l'oreille, sans  
cette conviction forte qui détermine la longue  
persévérance et le travail soutenu. Un tempé-  
rament excellent, un mal très grave, un  
remède certain, et un malade qui ne sait  
pas, ou n'ose pas, ou ne veut pas l'avaler;  
Voilà où nous en sommes. Connaissez-vous rien  
de plus désespérant? Pourtant, je ne désespère  
pas.

ouje hum.

La poste n'arrive pas, et je suis obligé de partir  
pour aller déjeuner à Lisieux. Je rencontrerai le facteur  
en route, et je prendrai votre lettre. Mais il faut que  
je ferme celle-ci. Adieu. Adieu. Adieu